

aurait procuré une toilette neuve à Anita. Il y a encore, Monsieur le conseiller, des âmes qui savent se priver et supporter des humiliations pour secourir leur prochain.

Le regard d'Anita, indiciblement surpris, se leva vers Ary. Comment était-il instruit de cela ?

Mais le conseiller eut un formidable haussement d'épaules et s'éloigna en marmottant entre ses dents les mots d' "habile comédie".

— Enfin, le voilà parti ! s'écria Frédérique avec un soupir d'allègement. Ary, tu me blâmais autrefois de mon antipathie pour lui, mais tu peux juger si j'avais raison. Bien qu'il soit malheureusement notre grand-oncle, tu ne peux méconnaître l'étonnante malveillance de ce caractère, surtout envers certaines personnes... moi, par exemple, et vous, ma pauvre Anita. Oui, vous aussi êtes favorisée de sa haine. Mais ne vous en tourmentez pas, ce qu'il pourra dire contre vous ne sera jamais cru par nous, ajouta-t-elle en tendant la main à sa cousine avec un élan bien rare chez elle.

— Oh ! non, jamais, soyez-en assurée Mademoiselle Anita ! dit Ulrich avec vivacité.

Son visage si jovial à l'ordinaire témoignait d'une vive colère, et le regard dont il avait suivi le conseiller en disait long sur ses sentiments à son égard.

Il s'éloigna avec Frédérique et rentra dans le salon. Anita se laissa tomber sur une chaise près de Maurice. Elle était maintenant toute pâle, et, malgré ses efforts, des larmes voilaient son regard. Cette courte scène l'avait brisée, en lui montrant une fois de plus l'aversion tenace et basement cruelle dont la poursuivait celui qui était cependant son grand-oncle.

— Pourquoi pleurer, chère Anita ? dit la voix compatissante de Maurice. Oubliez vite ce que vous a dit ce méchant oncle, je vous en prie !

— Non, ne pleurez pas, Anita. Cela, voyez-vous, je ne pourrais le supporter, dit la voix émue d'Ary.

Il était demeuré appuyé contre la table de Maurice, les bras croisés et le regard très sombre. En entendant les paroles de son jeune frère, il venait de se retourner et s'approchait d'Anita.

La jeune fille leva ses yeux encore brillants de larmes sur celui qui venait de prononcer ces étonnantes paroles. Était-il donc d'une sensibilité particulière, cet Ary cependant si maître de lui-même, si orgueilleusement énergique, pour ne pouvoir supporter la vue des larmes ?... Cela était sans doute car son visage encore pâle témoignait d'une profonde émotion.

— ... Les paroles si inattendues et si odieuses qui viennent de vous être adressées mériteraient, si leur auteur n'était mon oncle, que j'en exige immédiatement la réparation. Ne le pouvant, je vous prie de recevoir toutes mes excuses et de croire que je déplore de toute mon âme ce qui vient de se passer.

— Ary, n'as-tu pas entendu que le dîner était annoncé ? dit Félicité en apparaissant au seuil de la salle d'étude.

— Me voilà... Venez, Anita.

Mais elle leva vers lui un regard un peu hésitant.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable que je dîne avec Maurice ? Je crains que le conseiller...

Mais il l'interrompit avec un sourire.

— Crainte inutile, Anita, je suis là, et je puis vous assurer que, devant moi, du moins, il ne renouvellera pas ses attaques.

— Je vous remercie de m'avoir défendue ! dit-elle avec élan.

— C'était chose toute naturelle ; mon devoir de cousin et de chef de famille m'ordonne de vous prêter aide et protection en toutes circonstances. Ne l'oubliez pas, Anita.

Ils entrèrent tous deux dans le salon, et Anita alla rejoindre le groupe des jeunes filles, parmi lesquelles Anna et Élisabeth Heffer se faisaient remarquer par leurs manières simples et affables. Anita les avait vues à chacun de leurs voyages à M..., et toujours elle avait trouvé chez ces jeunes personnes la même amabilité, avec cet attrait fait de bonté et de droiture qui distinguait le pasteur et son fils. Comme contraste, ce soir-là, une autre jeune fille, leur parente, toisa Anita avec hauteur et répondit à peine à son salut. C'était là une des mille piqures journalières, lot de la parente pauvre et presque reniée — autrefois du moins. Mais le dîner se passa pour Anita assez gaiement, grâce au voisinage des demoiselles Heffer et d'Ulrich et à l'éloignement du conseiller. Celui-ci, qui semblait de détestable humeur, avait pris pour cible le héros du jour, Wilhelm Marvel. L'excellent garçon le laissait dire, absorbé qu'il était dans la contemplation de sa jolie et placide fiancée. Mais il vint un moment où Ary, qui semblait fort impatienté riposta assez sèchement à son oncle, et celui-ci finit par se renfermer dans un silence maussade.

Le dîner terminé, Anita alla rejoindre Maurice, ainsi qu'elle le faisait chaque soir. Mais la migraine la gagnait, et Maurice, s'apercevant qu'elle fermait les yeux, lui dit gaiement :

— Allez vite vous reposer, Anita, je ne veux pas que vous restiez ici pour moi. D'ailleurs, voici Ary et Léopold qui viennent me tenir compagnie.

— Oui, reposez-vous, Anita, et ne pensez plus à ce qui s'est passé tout à l'heure, dit Ary en lui tendant la main.

C'était la première fois. Il avait eu une seconde d'hésitation qui n'avait pas échappé à Anita, et, lorsque la petite main de sa cousine se posa dans la sienne, ses traits eurent une rapide crispation.

Mais enfin, il avait réparé d'une façon tout à fait correcte la faute de son grand-oncle. Oui, Anita devait lui rendre cette justice. Et, tout en remontant vers sa chambre, elle songeait qu'il avait dû faire subir à son orgueil, à ses préjugés, une extrême violence, pour transformer ainsi son attitude envers elle et — pour la première fois — avoir fait allusion à leurs liens de parenté.

Ce soir-là, en cherchant un objet dans son armoire, Anita mit la main sur un très léger petit